

EN GUISE DE CONCLUSION

Nous avons souhaité confier la tâche d'une description linguistique des styles à une sémantique interprétative. Pour répondre à cette ambition, la mise en œuvre d'une conception morphosémantique du texte nous a semblé à la fois intéressante et prometteuse. On espère avoir montré son intérêt pour la connaissance des arts du langage. En ce qui concerne la TFS, l'intérêt a consisté à utiliser sur un objet-limite, la poésie de Dupin, les concepts qui la définissent (*motif, profil et thème*) en éprouvant d'une certaine manière la vocation textuelle que cette théorie revendique. Appuyés de ceux de la SI, ces concepts, croyons-nous, auront permis de cerner un fonctionnement textuel particulièrement déroutant. Plus largement, c'était un enjeu spécial de ce travail que de montrer en quoi une conception du sens en termes de *formes sémantiques* ouvre des perspectives prometteuses quant à une meilleure compréhension des arts du langage. Sur ce point, la TFS et la SI nous semblent tout à fait complémentaires, ce que suggérait déjà leur présentation dans le premier chapitre. A ce titre, il faut tenir compte de la sélection réciproque qu'opèrent entre eux l'objet et la théorie. En effet les difficultés que pose la poésie d'un Macé appellent sans doute moins la TFS que celles posées par la poésie d'un Dupin. A l'inverse, l'horizon phénoménal que crée la SI semble ne pas la disposer à, par exemple, rendre compte de la promotion du motif de *écrire* chez Dupin. Au fond, la différence tient peut-être au régime herméneutique des textes décrits : au régime de l'obscurité chez Dupin répond la strate du motif (instable) dans la TFS alors qu'à l'usage rhétorique de l'obscurité chez Macé répond la réécriture (absente de la TFS). Plus profondément, cette différence tient certainement au fait que la TFS est une théorie *sémiotique* (dans la mesure où le profilage aboutit à la constitution d'une *forme textuelle* mais aussi au sens où elle souhaite promouvoir le *mot* en tant que support du sentiment linguistique des locuteurs) alors que la SI est une théorie *sémantique* des parcours interprétatifs. En ce sens, s'il y a bien complémentarité il n'y a pas symétrie : la TFS englobe la SI qui, elle, décrit des grandeurs sémantiques sans les saisir dans leur globalité.

Dans ce cadre théorique, nos propositions descriptives entendaient exploiter les dimensions principales du texte au plan sémantique : ses différents paliers micro-, méso- et macrosémantique ; son organisation sémantique globale (interaction des composantes) ; sa dynamique de *thématisation*. Ayant posé la question du style individuel dans les termes d'une conception morphosémantique du texte, quatre formes de singularisation ont pu être dégagées : l'isosémie, la tournure, le schème d'unification et la ligne stylistique. Elles viennent répondre au fait que quel que soit le concept descriptif linguistique manipulé celui-ci demande à être orienté vers un objectif. En ce sens, nos formes de singularisation peuvent être considérées comme des classes d'objets appropriées à une conception morphosémantique du texte. Au-delà, cependant, elles désignent bien des phénomènes dont la description doit rendre compte. L'étude des œuvres de J. Dupin et de G. Macé a permis

d'apprécier la valeur descriptive de ces formes en accédant à des dimensions particulières des textes étudiés. Au contact des œuvres, un nouvel aspect de la singularisation/caractérisation, la *tonalité*, a dû être retenu. En tant que modalisation des formes sémantiques, elle vient compléter le *ductus* et ses différents modes d'expression.

Par ailleurs, nous avons proposé une *approche événementielle* de l'activité sémantique qui participe pleinement d'une sémantique des styles. Situait le style au milieu de dynamiques textuelles de formation d'événements, une telle conception rend alors possible une description du style mais aussi, concurremment, une reconnaissance de la négativité constitutive de la poésie moderne. S'inscrivant dans l'hypothèse de la perception sémantique, elle reconnaît en effet d'une part l'émergence de moments forts sans y réduire la textualité de façon *a priori*, d'autre part que le style individuel n'existe qu'au sein d'un relief esthétique parcouru d'*événements* plus ou moins prégnants. Cette assomption théorique d'une gradation entre le plus simple phénomène et l'événement sémantique le plus prégnant ouvre alors sur la question des *degrés d'accessibilité* du style. On se trouve alors au cœur de la perspective que nous avons essayé de promouvoir : montrer en quoi le style individuel peut faire l'objet d'une description sémantique à l'horizon d'une perception gagée sur le déploiement de parcours interprétatifs. On espère ainsi avoir contribué à l'approfondissement théorique d'un secteur de la sémantique des textes à même d'intéresser la stylistique, en distinguant l'étude du *style* de celle du *caractère*.

Cette réflexion se termine là où d'autres pourraient commencer car, notamment, nous ne nous sommes donnés pour objet d'étude que le style individuel. Mais s'agissant de décrire des textes, les singularités collectives devraient pouvoir faire l'objet d'une approche similaire (en termes de *ductus*, de ligne stylistique et de tonalité). Plus techniquement, des questions traditionnelles comme celles de l'écart, des registres et, plus récemment, du choix mériteraient d'être interrogées dans le cadre morphosémantique. En ce qui concerne le problème du choix, Schaeffer note que « la conception du choix stylistique voit dans le fait stylistique une *caractéristique continue* des actes verbaux ». ¹ On peut donc estimer que tout choix stylistique se trouve pris dans un cours d'action d'où il tire précisément sa pertinence. Cette idée simple engage déjà le point de vue d'une *sémiotique des styles* que nous avons effleuré et que nous appelons de nos vœux.

¹ Cf. Ducrot O., Schaeffer J.-M., 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, p. 159.